

LA CROIX ET LA PART

Rituel de mort et rituel de partition dans la chasse à l'Espadon

Serge COLLET*

« Enfoncée à mi-corps dans le creux de la roche, elle darde ses cous hors de l'ancre terrible et pêche de là-haut, tout autour de l'écueil que fouille son regard, les dauphins et les chiens de mer et quelquefois, l'un de ces plus grands monstres que vomit par milliers la hurlante Amphitrite. »

(Homère, *Odyssée*, XII, 92-98)

L'archétype d'une appropriation ichtyophage

Monstre féminin et marin, Skylla est cette figure mythique de la sauvagerie de la chienne qui dévore et se nourrit de la chair animale et humaine et, plus encore, de la mort ichtyophage, celle rencontrée dans le cours d'une pérégrination marine, la pire des morts, puisqu'elle prive irrémédiablement les hommes de l'inhumation, du chant épique qui prolonge leur existence dans la mémoire de la cité grecque.

« Va t'en donc là-bas chez les poissons. Il lècheront le sang de ta blessure sans s'émouvoir. Ta mère ne te mettra pas sur un lit funèbre avant d'entonner sa lamentation. » (1)

Plus encore que les kères terrestres, « terribles et effroyables », « abattant leurs ongles immenses » sur le corps des guerriers, que les Erinnyes, les gorgones, Skylla « la pierre », « terrible fléau », « monstre inattaquable » est par excellence, ce qui interroge, dans son atroce et irréductible altérité, l'humanité de la cité grecque. Lieux de malédiction, lieux du dangereux sans séduction, à la différence des prairies fleuries, mais jonchée d'os humains, où les sirènes cherchent, de leurs chants érotiques, à attirer les hommes – dont Ulysse – en échange d'un savoir sur la mort, là où git ce « mal éternel », se joignent en ce point fixe d'une géo-mythologie, la pierre rocheuse, la monstruosité halieutique et le sang. Passe de la mer, passe de la mort, pensée comme mise en pièces ichtyo-anthropophage, partition sauvage.

Comme venant donner consistance à cette forme mythique d'appropriation ichtyophage quelque peu sanguinaire, le fait troublant de l'existence d'une pêche-chasse, la chasse à l'espadon (*Xiphias gladius*) pratiquée depuis plus de 2000 ans au Cap Skylaion, actuelle Scilla, selon une technique qui, décrite par Polybe (2), a perduré, intransformée, jusqu'en 1963.

Nous en exposerons très brièvement ici le principe afin de porter l'attention sur les opérations à la fois matérielles et symboliques qui, de la mise à mort à la partition de ce gibier qui occupe le rang d'honneur dans le bestiaire halieutique de ces communautés de pêcheurs, révèle que la découpe à travers des gestes pluri-séculaires, voire pluri-millénaires, ne peut être comprise indépendamment de la culture dans laquelle elle s'inscrit et plus encore du rapport que cette culture instaure entre les hommes et le sang.

Esquisse d'une technique de chasse

Le Détroit de Messine est, de par les conditions bio-écologiques, température, salinité et clarté des eaux, une zone de passage des espadons, espèce sténothermique provenant du bassin Tyrrhénien inférieur, qui, au cours de leur migration gamique, viennent se reproduire dans la zone

* E.R. 191 du C.N.R.S., 22, rue de Chambéry, 75005 Paris.

de confluence des eaux tyrrhéniennes et ioniennes. A la mi-avril, venant des Iles Eoliennes et nageant isolément, les premiers espadons font leur apparition le long de la côte calabraise où le réchauffement des eaux en superficie plus rapide que sur la côte sicilienne, commande l'accélération du processus de maturation sexuelle. De Palmi à Scilla, les pentes du massif de l'Aspromonte plongent quasiment à pic dans les eaux tyrrhéniennes dont la clarté est due avant tout à la force des courants. Au sommet des promontoires échelonnés le long de la côte, depuis que Polybe en a fait la description, étaient installés des postes de guet (*aposta*), où les vigies (*vaddi*) signalaient, au moyen d'une bannière blanche et par ordre vocal, l'apparition des espadons aux petites embarcations donnant la chasse, appelées *luntri*.

Depuis le début des années 60, le guet s'exerce à partir de la hune d'embarcations puissamment motorisées, dotées d'un mât ou antenne pouvant dépasser les 30 mètres de hauteur, et prolongées à leur proue par une passerelle télescopique de près de 40 m à l'extrémité de laquelle se poste le harponneur. Le harponnage à bord de cette embarcation appelée *passarella*, est assimilé par les vieux harponneurs à un piquage, l'espadon se trouvant quasiment sous le poste de tir situé à moins de deux mètres au-dessus de l'eau. Le harponnage à bord du *luntri*, tir parabolique, exigeait un savoir faire beaucoup plus précis, une parfaite synchronisation de tous les gestes et manœuvres de l'équipage, de façon à permettre au harponneur se tenant sur la poupe de l'embarcation, de porter le coup mortel dans les meilleures conditions, dans la zone immédiatement en arrière de la tête ou dans la zone pectorale. Le harponneur devait anticiper le moment où l'espadon, apercevant le danger, s'apprêtait à plonger en virant de bord, présentant, durant une fraction de seconde, un de ses flancs.

« Avant de tirer, il faut regarder le soleil ; il faut tirer l'espadon en dehors du soleil. L'espadon est un seigneur, a un comportement de seigneur ; il veut plus seigneur que lui. C'est un poisson qui doit être tué civilement, pas avec la furie. Le harponneur doit être décidé, énergique, ne pas trembler. Quand il voit la barque, l'espadon devient un diable, vire dans tous les sens, se sauve. La furie, il la faut juste au moment où vous le harponnez. »

« Comme il se présente, il faut le prendre, c'est comme une danse. C'était tout un art. Un, qui assistait, voyait l'émotion à bord de la barque. Aujourd'hui, on ne comprend plus rien. Boum ! Cela me déplaît, profondément, la fin que fait l'espadon ; il reste, comme cela, immobile, dans l'autre cas il s'enfuyait et on ne voyait rien, seulement le câble du harpon qui filait. La majeure partie des espadons restent maintenant tordu, massacrés salement. » (3)

La chasse à l'espadon s'inscrit dans le rapport agonistique entre l'homme et le gibier halieutique, mettant en jeu un art, celui de la mise à mort d'un « seigneur » traité comme tel. C'est cet art que la modernisation de la technique de chasse a fait disparaître, ceux des rameurs, comme du « Padruni ».

Il reste que, si l'art s'est mué en un piquage au moyen de ce que ces grands pêcheurs appellent une « fourchette » – le harpon est aujourd'hui doté de deux fers –, les opérations se déroulant du harponnage à la partition du corps de celui qui est appelé par antonomase le poisson *u pisci*, se sont conservées.

Mise à mort et partition

Sur le *luntri* comme sur la *passarella*, durant ce moment où le harponneur se tient prêt, chaque membre de l'équipage demeure silencieux. Les rameurs, comme le pilote de la *passarella* doivent anticiper par des manœuvres adéquates et synchronisées le moment où le harponneur propulse la hampe porteuse du ou des fers. La moindre erreur est fatale, le fer (*ferru*) ne pouvant qu'érafler le corps de l'animal qui peut plonger subitement ou virer de bord quasiment à angle droit, tout aussi subitement.

Au moment où le harpon s'enfonce dans le corps de l'espadon, le guetteur (*faliere-farirotu*) du *luntri* criait : « *ma cca benerittu* » (sois béni), faisant éclater la joie de l'équipage. Le fer ou *ferru* qui vient de pénétrer dans la chair de l'espadon, en acier trempé fabriqué selon des procédés gardés secrets, porte la marque du forgeron, les initiales de son nom et de son prénom, et, pour les plus anciens, la croix chrétienne. De ce fer qui, la morte saison, est l'objet de toutes les attentions, protégé dans l'huile et la sciure, dépend la vie de ces pêcheurs comme du forgeron qui en est le seul propriétaire. En échange de la fiabilité de ces fers qu'il répare ou fournit s'ils sont perdus, le forgeron reçoit une part en argent, fraction de l'équivalent monétaire du produit de la pêche, mais aussi une part en nature, en marque d'hommage.

Dès le harponnage accompli, les rameurs procédaient, comme aujourd'hui les marins, à un acte conjuratoire *stringi occhiu* qui ne signifie pas fermer l'oeil, mais la main droite en croisant le pouce entre l'index et le majeur, geste phallique, dans la crainte que l'espadon ne s'enfuit. L'opération de récupération *maniare u pisci*, accomplie par les seuls marins, consiste à fatiguer l'espadon soit en donnant du mou au câble du harpon (*prurisi*) soit en tirant fortement. La remontée d'un espadon adulte, de 70 à 180 kg, poids qui est généralement celui de la femelle toujours plus grosse que le mâle, n'excède guère 20 minutes. Exsangue, l'espadon est amené le long de l'embarcation puis croché près de la queue au moyen d'un fort crochet d'acier trempé. Une forte corde s'achevant en nœud coulant *toçu* ou *chiacu* est passée autour de la queue.

Sitôt sorti de l'eau, sitôt hissé à bord, un marin trace sur l'ouïe droite, près de l'œil proéminent, une quadruple croix appelée *a cruci*, de son nom *carduta da cruci*, au moyen des ongles, sans l'ongle du pouce. Cette griffure est d'autant facilitée que la peau de l'espadon est revêtue d'une substance visqueuse qui se durcit au soleil. L'espadon, en mourant, change de couleur ; de bleu foncé sur le dos, il devient gris ardoise. Certains pêcheurs, après avoir tracé cette quadruple croix mettent encore un morceau de pain dans la bouche, reste du frugal repas *cumpagnaggiu*, pain et tomate, pain et morceau de poisson conservé dans l'huile, puis prononcent ces paroles : « *Cunsini, cunsini* » désignant l'argent, tout se passant comme si l'agonie, la mort conjurées dans leur visibilité, l'espadon remercié, la métamorphose de la valeur d'usage en valeur d'échange pouvait alors s'opérer. Cette métamorphose s'accomplit par l'intermédiaire de deux opérations : le prélèvement de morceaux qui seront mangés crus et de partition proprement dite qui éveille comme en écho la cuisine sacrificielle grecque et vient marquer, autant qu'une topologie du corps à manger, un démembrement où se joue une symbolique du pouvoir.

La zone où a pénétré le fer dont les quatre ailettes se sont ouvertes dans la chair, est appelée *a bbotta*. Elle est découpée en cône ou, aujourd'hui, en rectangle au moyen d'un petit couteau et mise de côté par le patron harponneur et leur membres de l'équipage à qui ce morceau est affecté tour à tour.

Certains pêcheurs, dans le trou ainsi découpé, baignaient un morceau de pain dur ou *biscotta*. De même, à l'aide du petit couteau, sont prélevées, sur la nageoire dorsale *pinna icozzu*, de minces lanières de chair et de peau : *filedda* ou *sringa* mangées. Des pêcheurs du village voisin de Scilla, Bagnera, cassaient le rostre près de l'œil, dans sa partie évasée pour en sucer la moelle *murù*. L'œil lui-même pouvait être prélevé pour être conservé sous le sel, sans la pupille, et consommé lors des *mangiata* d'hiver ou de printemps, repas qui réunissaient les familles des membres de l'équipage *ciurma*, réaffirmant ainsi leur solidarité avant la nouvelle saison de pêche.

Le harponneur ne prend part à aucune de ces découpes. Ce n'est, en effet, qu'au moment de l'arrivée à terre, à l'issue d'une longue journée de quelques 12 heures, qu'il prélèvera le *ciuffu* bosse post-frontale, ou *scuzetta* correspondant à la nuque. Cette part en nature est prélevée avant la pesée qui se déroule à bord de l'embarcation. Au moyen d'un coutelas *cutadazu*, *marune* ou *marazu*, le harponneur, à la base de la partie antérieure de la nageoire dorsale, entaille la chair de la zone post-frontale jusqu'à la partie supérieure de l'ouïe, puis, de la base du front au-dessus de l'œil, effectue une découpe horizontale rejoignant l'entaille précédemment effectuée schéma de découpe qui épouse la morphologie de la tête de l'espadon. Ce morceau, cette part, comme *l'abbotta* qui n'entre pas dans le circuit de la valeur marchande, possède une longue histoire. Le *ciuffu* est aujourd'hui partagé entre les membres de l'équipage ou affectué à chacun d'eux par rotation. Il peut être offert en signe de cadeau ou de remerciement contre un important service rendu. Le *ciuffu* ou *scuzetta* était, jusqu'à la deuxième guerre mondiale, exigé des propriétaires des fonds où étaient situés les postes de guet.

En 1775, il était exigé du Prince de Scilla, comme il s'avère dans un décret de 1778 condamnant le prince à ne plus requérir de « ses vassaux ces parties du poisson appelées vulgairement *calli* et *ciuffi* » (4).

Outre un tiers de tous les espadons pêchés, le prince « obligeait les harponneurs et les pêcheurs à lui donner les *calli* (durillons de la queue), les *surra* (parties de l'abdomen), les *ciuffi* (nuques), les *palatai* (bouches), ainsi que d'autres parties du poisson qui, fraîches ou salées, constituent une nourriture précieuse. » Dans leur charge d'accusation contre le prince, les pêcheurs d'espadon ajoutaient que « le baron se fait donner ces parties pour un carlin par *rotolo* alors qu'à Messine, la même quantité se vend 4 ou 5 carlins » et que « les privations sont si dures que nombre de vieux pêcheurs n'avaient encore jamais de leur vie mangé de l'espadon. »

A travers l'histoire de l'appropriation de ce morceau d'honneur qu'est le *ciuffu*, émerge celle de toute une topographie de la découpe comme lieu d'inscription de rapports sociaux qui,

aujourd'hui, subsistent encore. Historiquement, la valorisation des parties du corps à manger semblent avoir connu comme une sorte de déplacement de la queue vers la tête.

« Quand tu seras à Byzance, fais-toi servir un tronçon d'espadon. Choisis-le de préférence près de la queue. Mais il n'est pas moins recommandable dans le détroit de Sicile, ni jusque dans la mer qui baigne le rocher du Cap Péloros. » (5)

Ce morceau est sans nul doute le *caddu*, protubérance grasseuse, cartilagineuse dont la consistance est proche de celle du *ciuffu*. Durant la période de misère de l'époque fasciste, les cales étaient considérés par les pêcheurs comme des morceaux appréciés, salés et clandestinement mis en baril. L'espadon était alors vendu éventré sans tête ni queue. L'ensemble des parties de la tête, *pitiddi* ou *musreddi*, se compose du rostre *spata*, de la commissure de la bouche *punta aulidda*, de l'œil *occhiu*, de la base frontale du rostre *iaridda*, de la bosse post-frontale *ciuffu*, des lambeaux de chair de la nageoire dorsale *filedda* ou *sringa*. Pour la partie de la queue, de la nageoire anale *pinredda*, de l'organe sexuel mâle *buddicu*, les protubérances cartilagineuses « *caddi* », de la queue *curra* à la base de laquelle est prélevée la *palita*. La préparation culinaire de ces différentes parties, à l'exception du *ciuffu*, est une pratique résiduelle qui se conserve dans quelques familles de pêcheurs. S'agissant de ce morceau d'honneur qu'est le *ciuffu*, il est difficile d'établir si la valorisation pluri-séculaire dont ce morceau fait l'objet, procède d'une culture gustative ou du fait de rapports de pouvoir, particulièrement violents, à considérer qu'en 1950 encore, il n'était pas rare que le harponneur propriétaire des moyens de pêche se l'appropriât.

Reste le choix de cette partie et non d'une autre, c'est-à-dire d'une partie qui appartient à la tête monstrueuse par ses excroissances, celle de l'œil, du front, du rostre, suggérant que les conditions fortement ritualisées de sa découpe qui évoque le sacrifice animal pratiqué dans la Grèce ancienne, peuvent contribuer à éclairer la valorisation culturelle dont témoigne l'histoire de cette part.

Sang et partition

Un pêcheur, questionnant un harponneur, ne lui demande pas s'il a pris un ou plusieurs espadons mais « s'il a fait du sang », donc si le sang a coulé sur l'embarcation, sang qui est immédiatement lavé lorsque l'espadon est hissé à bord, comme pour en effacer la trace. Il s'agit d'un écoulement quelque peu dangereux à prendre un juste compte de l'ensemble des actes proprement symboliques qui accompagnent cet écoulement.

La mort et le sang versé le sont au moyen d'un fer qui porte la croix chrétienne ; dès que l'espadon est hissé à bord, une quadruple croix est tracée sur l'ouïe droite, près de l'œil, un morceau de pain est mis dans la bouche de l'espadon, du sel peut être jeté sur l'œil. La signification qu'attribuent les pêcheurs à ces actes, non sans que le rire et le silence marquent en les conjurant les explications données avec réticence, est qu'il s'agit d'usages extrêmement anciens protégeant du « mauvais œil ». Le mauvais œil tient une telle place dans la culture méridionale qu'il ne peut rendre compte de la spécificité des gestes accomplis qui fonctionnent comme procédures réalistes-symboliques de contrôle des forces invisibles de la nature, de contrôle des conditions non matérielles de reproduction de l'existence de ces pêcheurs-chasseurs. Il est vrai que le harponneur croit avoir le mauvais œil lorsqu'il voit, plusieurs jours de suite, l'espadon s'enfuir ou sauter hors de l'eau près de l'embarcation.

Parmi les procédures mises en œuvre pour contrecarrer le mauvais œil qui a pu s'emparer de l'embarcation et de lui-même, le patron harponneur peut faire venir le prêtre afin qu'il bénisse l'embarcation et les instruments de chasse, mais il peut aussi faire venir une femme pour *sumbugghiare* la barque, rituel de fumigation. Toute une série de moyens symboliques sont, outre les nombreuses amulettes placées à bord, à sa disposition, constituant comme un arsenal de moyens d'exorcisation. Parmi eux, il en est un, aujourd'hui très rarement mis en œuvre et qui paraît ne devoir être requis que lorsque tous les autres moyens se sont avérés inefficaces. Il consiste à demander à une jeune fille pubère de venir uriner à la proue de l'embarcation avant que celle-ci ne prenne la mer.

Il s'agit là d'un acte de transgression éminent en regard de l'exclusion dont les femmes sont l'objet dans la chasse à l'espadon, comme dans de nombreuses autres sociétés de chasseurs qui prescrivent sous forme de tabous la séparation radicale des femmes de tout ce qui touche la chasse, ustensiles, armes, gibier, chasseur lui-même durant la période de chasse (TESTART, 1986). Tout se passe comme si l'écoulement d'urine féminin, d'une substance moins dangereuse que le sang lui-même, en tant que transgression du tabou qui interdit à la femme d'être en contact avec les

moyens de chasse – en l'occurrence l'embarcation –, conditionnait le rétablissement d'un autre écoulement, le sang celui-là, le sang de l'espadon. Equivalence d'un sang contre un sang, c'est aussi de cette manière que l'on peut comprendre cet autre usage des pêcheurs de thons de Pizzo qui, il y a encore 20 ans, à la Saint Antoine, sacrifiaient un agneau, en répandaient le sang dans la madrague peu de temps avant que le rais hisse une bannière rouge signalant l'entrée des thons. Il reste que, pour mettre en jeu le sang, cet acte propitiatoire s'accomplit, dans la chasse à l'espadon, comme transgression d'un interdit. Le fait qu'il s'agisse d'une jeune fille pubère dit toute l'ambivalence autour du sang, rappelle dans sa valence négative, le danger que provoque le contact du sang menstruel et de l'équipement de chasse dans les sociétés de chasseurs. Ainsi, chez les Esquimaux du Nord de l'Alaska où, « si une jeune fille touchait une arme lors de ses premières règles, l'arme devenait inutile car ne pouvait plus tuer le gibier », (SPENCER, 1959), ou chez les Washo où « l'équipement de chasse était tabou aux femmes et plus encore lorsqu'elles avaient leurs règles. ».

Imbriquée dans un ensemble de signes et d'actes relevant d'un univers magico-religieux propre à la culture méridionale du sud de l'Italie, cette pratique de transgression atteste que, s'agissant de la pêche à l'espadon enracinée dans l'histoire très ancienne des sociétés de chasseurs, c'est avant tout de la représentation que se font les hommes de leur rapport au sang qu'il est question. Il est une autre opération qui nous paraît attester à la fois l'archaïcité de cette chasse et le fait qu'elle mette en jeu un univers de valeurs centré sur le sang.

À l'intérieur même de la chaîne des opérations qui séparent le harponnage de la partition du *ciuffu*, le tracé de cette croix qui, comme telle reste très obscure aux pêcheurs, si ce n'est pour la lier à conjuration du mauvais sort.

Celle-ci, tracée près de l'œil droit, telle une griffure, représente un motif géométrique assimilable à une croisure. Elle se compose donc d'un ensemble de lignes qui définissent un espace, une partition d'une zone de chair en 16 carrés. Autre caractéristique spécifique : cette croix n'a jamais été tracée que sur l'espadon, selon les témoignages de la mémoire orale. Dans le déroulement des diverses opérations qui se succèdent du harponnage à la partition, elle clôt la phase du harponnage et de la récupération du gibier, et se trouve dans le temps plus proche de la mise à mort. Dans l'ancienne embarcation, le *luntri*, la proximité spatiale du harponneur et du gibier pouvant laisser à penser que le harponneur (*lanciaturi*) de par son rôle, le plus prestigieux, était le plus prédestiné à tracer cette croix. Tel n'était pas le cas, le harponneur devant demeurer comme séparé du gibier halieutique. Griffé par un rameur, aujourd'hui un marin, dès l'espadon hissé à bord, tout se passe si ce signe remplissait une triple fonction : éloigner une malédiction potentielle, manifester que la chasse à été fructueuse, rendre possible la partition en tant qu'écoulement de sang.

Sa place dans la chaîne opératoire le constitue objectivement comme opérateur d'éloignement de séparation et simultanément de partition.

Le harponneur, comme tabou, et dès lors un moment éloigné, passe de la fonction de sacrificateur qui met à mort à celle de boucher sacré qui prélève une part. La croix désigne par avance, dans la zone qui voisine son tracé, la tête, en la valorisant du même coup à la différence de toutes les autres parties du corps, le lieu où s'effectuera la découpe. De cette tête, il ne restera rien. Il s'agit d'une véritable réduction qui supprime toute les excroissances : rostre, œil, bosse post-frontale.

Faut-il aller au-delà d'une tentative d'interprétation de la signification d'un tel signe dans le rapport que celui-ci entretient avec l'ensemble des opérations matérielles et symboliques dans lequel il s'insère ? Notons que cet ensemble est une imbrication hétéroclite d'éléments magiques et d'éléments religieux, procédant d'une symbolique chrétienne. Comme telle, la *carduta da cruci* est inconnue du proche monde paysan, comme des pêcheurs qui ne pratiquent pas ou n'ont pas pratiqué la chasse à l'espadon. Elle ne figure pas dans le système des multiples signes qui ornent la proue des embarcations. Unique, elle l'est comme l'étaient les couleurs peintes revêtant le *luntri* (l'ancienne embarcation) : noir pour la coque, rouge pour le vaigrage, vert pour les bancs de nage. Ce trait distinctif, comme la zone qu'il désigne, la tête, apparaît comme coupé de son histoire, résidu symbolique déposé là dans un rapport millénaire entre les hommes et un gibier halieutique.

Avec Athénée, nous ne savons même pas si elle était déjà tracée, quelle zone du corps à découper, à manger, elle pouvait valoriser.

Un concours de circonstances veut, ici, que l'archéologie, la paléontologie offrent l'apport d'informations qui peuvent constituer comme une piste de recherches.

C'est en effet sur un fragment de céramique peinte d'origine « Mozièse » (6) qu'elle se trouve reproduite, constituant l'un des onze motifs linéaires de la céramique phénicienne (BISI, 1967) à décoration métopale datant du VIII^e siècle avant J.-C., céramique provenant quasi exclusivement des nécropoles archaïques à incinération. Présente sur des urnes cinéraires contenant des restes d'os brûlés humains, cette croisure l'est encore sur les objets en os de sanglier de l'art mobilier du néolithique inférieur provenant de l'abri de Gaban dans le Trentin, particulièrement une plaquette osseuse. Ces motifs géométriques, dont cette croisure, présentent de nombreuses affinités avec ceux découverts dans la région des Portes de Fer du Danube. Pour Paolo Graziosi, qui a étudié ces objets de l'abri de Gaban, leurs traits, motifs rhombiques « rappellent l'influence artistique de la zone méditerranéenne et surtout la zone des Balkans, confirmés par le retour d'une décoration géométrique typique d'une communauté qui conserve encore les traditions des peuples chasseurs » (BERNARDINI, 1983). Sans doute ne s'agit-il là que de premiers indices encore fragiles, mais qui attendent l'archaïsme de cette « croix », de ce motif géométrique appartenant à l'art préhistorique « typique de communautés (...) de chasseurs ». Ne serait-ce qu'au titre d'une coïncidence et de l'imagination nécessaire pour penser aux limites, cet opérateur symbolique n'appartient-il pas à un rituel extrêmement ancien, profondément lié à la mort et à la chasse ? Enigmatique en son origine, comme en sa signification subjective, sa place dans une chaîne opératoire révèle que, s'agissant de la découpe et de la partition de l'espadon, elle les inscrit dans un rituel mettant en jeu le rapport de l'homme au sang, permettant de décoder la logique inhérente à ces opérations.

NOTES

(1) Achille à Lycaon, in Homère, *Iliade*, XXI, 121.

(2) Polybe, XII, 15-16.

(3) Entretiens réalisés en avril 1983 avec deux grands maîtres harponneurs du quartier des pêcheurs de Scilla, qui, l'un et l'autre, ont à leur actif plus de 60 ans de pêche.

(4) Le tiers de l'espadon : un mode féodal de l'appropriation de la ressource halieutique, « Prémisses pour une recherche sur la rente halieutique », *Anthropologie maritime*, Oct.-Nov. 1985. Il s'agit de l'analyse d'un document d'archive publié en 1798 à Naples et qui retrace deux siècles de conflits féodaux sur la pêche à l'espadon à Scilla.

(5) Athénée, *Deipnosophistes*, 314 e. Le Cap Péloros, pointe sableuse, est à l'extrémité de la Sicile qui regarde la Calabre ; le rocher, celui de Scilla, qui lui fait face.

(6) Située dans la zone occidentale de la Sicile, Mozia ou Mothié, ancienne cité phénico-punique entre Marsala et Trapani, fait face aux îles Egades, particulièrement Favignana où nous avons découvert plusieurs témoignages archéologiques dont certains permettent d'établir l'existence d'une très ancienne implantation phénicienne.

BIBLIOGRAPHIE

BERNARDINI E. (1983) : *L'Italie preistorica*, Newton Compton éd., pp. 296-297.

BISI A.M. (1967) : L'Irradiazione semitica in Sicilia, *Kokalos* : 272.

SPENCER R.F. (1959) : The North Alaskan Eskimos. A Study in Ecology and Society, *Bulletin*, 171 : 244.

TESTART A. (1986) : Essai sur les fondements de la division sexuelle du travail chez les chasseurs-cueilleurs, Paris, EHESS (Cahiers de l'Homme, éd.).

DISCUSSIONS

J. DESSE : On peut remarquer que le traitement du Thon ou de l'Espadon présente le même caractère de transformation, de démythification du cadavre, notamment avec le tracé de la croix.

S. COLLET : Il faut souligner le rapport au sang dans cette découpe. Il y a vingt ans, on égorgeait encore l'agneau sur la thonière.

D. MORENO : En cela, la Sicile se présente, en Italie, comme une région archaïque. Il y a d'autres aires de pêche et de découpe du Thon en Italie, notamment en Sardaigne, mais on n'y trouve pas de trace de tradition locale.